

# C'est dit !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203158>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## Le carnet de la Caisse d'Épargne.

C'ÉTAIT un samedi soir, dans une buvette du Lausanne-Echallens. Deux vieux paysans, un homme et une femme, étaient attablés en face l'un de l'autre. L'homme pouvait bien avoir huitante ans. Vouté, les coudes sur la table, il ne disait mot. Sa compagne, moins âgée que lui et beaucoup plus vive, remplissait de vin nouveau les deux verres et choquait fréquemment le sien contre celui du vieillard. « Y vous faut boire, grand-père, disait-elle, le train veut d'abord partir ! » Et ses yeux ne quittaient pas le vieux bonhomme; ils semblaient rivés sur sa blouse bleue entr'ouverte et sur son broussetout de laine brune. Lui, toujours muet et immobile, semblait ne pas entendre le babil de la campagnarde. Soudain, des portes claquèrent, un va-et-vient se produisit sur le quai.

— Y faut nous emmoder, grand-père, fit la vieille, en courant à la fenêtre, ils ont déjà croché la comotive !

L'homme se leva sans hâte, acheva son verre, prit sa hotte, puis son bâton.

— Et vos mitaines ! cria la femme, y ne faut pas les laisser traîner sur la table; elles sont encore toutes bonnes !

Comme le vieux ne semblait pas prendre garde à la recommandation, elle reprit en lui tendant ses mitaines :

— Mettez-les dans votre poche, que je vous dis !... Non, je les y fourrerai moi-même. Comme ça, on sera sûr qu'elles y sont.

Et d'un geste rapide, elle enfonça la main par l'entrebâillement de la blouse et la ressortit tout aussitôt en brandissant un livret couvert de percale verte.

— Heu ! un carnet de la Caisse d'épargne ! s'écria-t-elle avec une surprise feinte, tandis qu'elle maintenait d'un bras le vieillard entre elle et l'encoignure de la porte.

— Non, non ! pas ça ! protestait le paysan en essayant vainement de se dégager, pas ça, pas ça !

Mais la femme se moquait bien de ses récriminations ! Le livret posé sur la table, elle en tournait prestement les feuillets.

— Neuf mille francs !

Elle prononça ces mots comme elle eût dit : « Un million ! » puis, sa curiosité satisfaite, lâcha l'homme et le laissa reprendre son carnet.

— Neuf mille francs ! Moi qui vous avais toujours eru pauvre, grand-père.

— Et moi qui croyais que vous étiez une bonne femme ! repartit le campagnard, mais vous êtes un diable, oui, un diable ! et je n'ai pas peur de le redire devant le monde : un diable, un diable, oui, ma foi !

V. F.

**Pas confondre !** — Dans un avis concernant la destruction des hannetons, affiché au pilier public de P<sup>...</sup>.

« Chaque propriétaire devra en apporter une mesure, mais hannetons morts, c'est-à-dire non vivants. »

C'est dit ! — Le tambour-major de R<sup>...</sup> était très sévère; il tenait à ce que ses tambours ne lui fissent pas vergogne avec leurs bagueuettes.

Aussi, un matin de revue, il leur fit :

— Tambous ! crê non d'un chien ! Si vous me faites des fla pou des ra et des ra pou des fla, je rends ma canne au gouvernement. Y s'en tirera comme y pourra !

## Bienfaisance.

ON a décidé une grande vente de bienfaisance. Le comité d'organisation est nommé; il est très nombreux.

Au-dessus de lui, plane, auréolé, un comité d'honneur, où brillent les grands noms de la politique, de la littérature, des arts et des sciences. C'est l'enseigne, le drapeau dont le prestige fascinateur doit séduire les indifférents, les froids, ceux enfin que n'attirent pas les seuls attraits de la charité chrétienne ou de la solidarité sociale.

A côté du comité d'organisation, un comité de dames. Les grâces féminines sont, en toute occasion et particulièrement en matière de bienfaisance, un concours indispensable, une garantie de succès. Sans dames et demoiselles, plus de fêtes de charité, plus de petites piécettes blanches dans le bonnet du déshérité.

Lentement, la grande machine se met en marche. Successivement, ses rouages, du plus grand au plus petit, entrent en activité. On discute, on dispute, on court, on sollicite. Au fur et à mesure que s'approche le moment décisif, le mouvement s'accélère, la fièvre augmente; on se démène, on s'agite.

On a dressé le plan des divers comptoirs de vente, des pavillons de jeux, du buffet. Tout y a été disposé pour le plaisir des yeux et la commodité des vendeuses, des vendeurs et des clients, que l'on attend nombreux.

Ce plan est soumis au comité des messieurs. Quelques-uns récriminent :

— J'aimerais mieux être ici.

— Mon pavillon produirait bien plus d'effet s'il était tourné comme cela.

— On ne me verra pas, dans ce coin.

Un moment de discussion, quelques judicieuses remarques sur l'exiguïté des locaux, l'abondance des comptoirs, les nécessités de la circulation, ont raison de ces caprices. Chacun se résigne et se dispose à tirer le meilleur parti possible de la part qui lui a été faite.

Aux dames, maintenant.

— C'est le plan de la salle, monsieur ?

— Oui, mesdames.

— Oh ! que c'est amusant ! Où sont les portes ? Et les fenêtres ? Ces petits carrés roses, ce sont les comptoirs ?

— Et ces petits ronds, monsieur, qu'est-ce que cela représente ? On dirait un jeu de dames.

— Ce sont les tables du buffet, mademoiselle.

— Les tables du buffet !... C'est drôle.

— Dites, monsieur, où donc est mon comptoir ?

— Lequel, mademoiselle ?

— Celui de la lainerie...

— La lainerie... ici.

— Oh ! à droite ! Pourquoi ?

— Mon Dieu, mademoiselle, il est à droite, comme celui des articles de ménage est à gauche.

— Oui, oui, ça ne fait rien. Mais qu'y a-t-il, ici, à côté de moi ?

— C'est la confiserie.

— La confiserie ! Oh ! que c'est ennuyeux, je croyais que ce serait le chocolat, avec mon amie X<sup>...</sup>. Nous n'avions accepté de prendre part à la vente qu'à la condition d'être l'une à côté de l'autre. On ne pourrait pas changer ?

— Ce serait un peu difficile; toutes les dispositions sont prises.

— Ah ! quel mécompte ! Vous comprenez, monsieur, que je ne connais pas les dames de la confiserie. Je ne saurai donc avec qui causer.

— Mais, mademoiselle, il n'y a pas grand mal; vous n'en serez que plus engagée à lier conversation avec les acheteurs. C'est vendre, surtout, c'est vendre beaucoup qu'il importe.

— Oh ! mais, vous comprenez bien, monsieur, que mon amie X<sup>...</sup> et moi nous ne sommes pas venues pour cela.

— Ah ? ? ?

— Pardon, monsieur, le comptoir des cigares et cigarettes où est-il ?

— Ici, madame.

— Et à côté ?

— Ce sont les éventails.

— Les éventails ? avec madame Y<sup>...</sup> ! Oh ! alors, monsieur, c'est inutile. Il faut changer cela.

— Mais, madame !

— C'est inutile, monsieur. Il faut changer cela ou je ne viens pas.

— Je me permettrai, madame, de vous faire observer qu'il ne nous a pas été facile d'établir ce plan et de concilier les exigences du coup d'œil et celles de la commodité. Le moindre changement romprait toute l'harmonie de l'ensemble. Et puis, les installations ont commencé; ces comptoirs et ces kiosques ne se peuvent déplacer si facilement.

— Comment donc ! Ne sont-ils pas à roulettes ?

— Hélas, non, madame... ils ne sont pas à roulettes.

— Ce devrait être ! Enfin, monsieur, je vous le dis, c'est à prendre ou à laisser. A côté de M<sup>me</sup> Y<sup>...</sup> ! Non, non, non, non, jamais !

— Alors, madame, puisqu'il en est ainsi, nous changerons

La dame, se calmant :

— Merci, monsieur; mais, en tout cas, ne me placez pas non plus à côté de M<sup>me</sup> Z<sup>...</sup>; ce serait absolument la même chose.

— Non, non, madame, nous vous placerons ? ? ?

La dame, tout à fait radoucie, souriante :

— Oui, enfin, monsieur, je m'en rapporte à vous. N'est-ce pas, c'est si facile... Et puis, c'est pour les pauvres...; ces chers pauvres ! !

J. M.